

David STEEL
Lancaster University

GRAVITATION, RELATIVITE, THEORIE DES QUANTA ET LE BIGBANG LE CAS DES *CAVES DU VATICAN*

« Je commence à comprendre aussi cette
extraordinaire chose que doit être l'astronomie.
C'est l'*Eurêka* de Poe qui me la révèle ».

« Est-ce condamner Mallarmé ou Einstein de dire
qu'ils ne sont accessibles qu'à quelques rares ? »¹

Gide hérita de Mallarmé, dont, dans sa jeunesse, il avait fréquenté les *martis*, une croyance en l'autorité ultime et la valeur suprême de l'art littéraire. De même qu'avant lui Balzac et Zola cependant, il apprit beaucoup des sciences, y compris des sciences économiques. Il se tenait au courant de certaines théories scientifiques contemporaines, n'hésitant pas, le cas échéant, à les critiquer comme déficientes ou peu plausibles. C'est ainsi que, tout en l'embrassant, *Les Caves du Vatican* jugeant simpliste l'approche comportementale loebienne ou watsonienne et que *Les Faux-Monnayeurs*, tout en admirant les progrès de la biologie sous-marine, trouvent maille à partir avec la science psychanalytique freudienne. La manière dont la pensée sociale et psychologique de Gide a

¹ *J*, I, (éd Marty), p. 151, début janvier 1892 et *J*, II, (éd. Sagaert), p. 378, 19 juillet 1932. Le présent article est la traduction française remaniée et avec des ajouts de « Fiction, Relativity Theory, Quantum Chaology and Big Bang : the Case of *Les Caves du Vatican* », paru dans *French Cultural Studies*, février 1998, p. 1-17. Il réparaît ici avec l'aimable autorisation de Sage Publications Ltd..

cherché ce qu'il appela des « points d'intersection » avec les sciences naturelles, dans la notion, entre autres du « déracinement », avec les sciences économiques dans celles de la « dépense » et de l'« usure » a fait l'objet déjà de plusieurs commentaires critiques². Sans pour autant suggérer qu'il était tout aussi bien renseigné sur les sciences physiques ou mathématiques, les sciences dites « dures », de son époque - sur ce que le narrateur des *Nourritures terrestres* désigne comme « les lois physiques enveloppantes » - qu'il l'était sur les idées de Darwin, Fabre, Loeb, Charles Gide, Marx et Freud, et sans oublier son propre aveu que : « la manière de rejoindre Dieu qui me satisfait le plus est celle de naturalistes. (Je ne connais pas celle des astronomes) », le présent article tentera de dégager - de façon hypothétique et expérimentale - les curieuses analogies qui existent entre, d'une part, les questions épistémologiques, psychologiques et morales soulevées dans *Les Caves*, d'autre part la théorie de la gravitation et de la relativité chez Einstein, la mécanique des quanta et l'origine de l'univers dans le big bang³.

Le débat science-foi battait son plein dans les années 1890 qui virent Gide formuler certaines réflexions préliminaires sur le roman qu'il produirait une vingtaine d'années plus tard. Les progrès inévitables des lumières à partir du 18^e siècle, le positivisme et le scientisme du 19^e, les

² Gide, *Entretiens André Gide-Jean Amrouche 1949* dans Éric Marty, *André Gide. Qui êtes-vous ?*, 1987, La Manufacture, p. 263. Voir, par exemple, H. R. Patton, « Tropisms and the Satire of Science in *Les Caves du Vatican* », *South Atlantic Review*, janvier 1983, p. 35-42. C. S. Brosman, « The Novelist as Natural Historian in *Les Faux-Monnayeurs* », *Essays in French Literature*, novembre 1977, p. 48-59. Pour une discussion succincte et perspicace du background biologique des *Caves*, voir David Walker, *André Gide*, Londres, 1990, Macmillan, p. 106-10.

³ *J.*, II, p. 606. Gide lui-même confirma dans son *Journal* du 25 mai 1931 que ses aptitudes scientifiques se confinèrent, *grosso modo*, aux sciences naturelles : « (Me) plaît particulièrement ce que (Fernandez) dit du besoin scientifique de mon esprit, par quoi je sais bien aujourd'hui que je me distingue surtout de ceux de ma génération et de la plupart de ceux qui me suivent. Il s'agit bien ici de sciences dites « naturelles » ou expérimentales ; non point, ainsi qu'a soin de le noter Fernandez, de sciences dites « pures » et déductives, *J.* II, p. 274. Son ignorance avouée de la manière dont les astronomes rejoignent Dieu n'empêcha pas des observations telle la suivante de janvier 1922 : « Comme un astronome qui suppose l'existence d'un astre dont il ne perçoit pas encore directement les rayons, je pressentais Blake ... », *J.* I, (éd Marty), 1169.

travaux de Comte, Darwin, Claude Bernard, Taine et autres, l'ambition, pour reprendre les propos de Renan, d'organiser scientifiquement l'humanité, seul moyen pour améliorer son sort, se heurtaient, dans la dernière décennie du siècle, à une opposition revigorée de la part de quelques esprits fidèles à la tradition catholique. Sinon la banqueroute totale, du moins les faillites partielles de la science étaient, pendant un temps, à l'ordre du jour. Parmi ceux qui croyaient que la science avait perdu de son prestige et que la religion avait reconquis du sien et qui le proclamaient haut et fort figurait le critique Ferdinand Brunetière, né en 1849. Il serait difficile de croire que le jeune Gide ignore l'existence de son article marquant, paru dans la *Revue des deux mondes* du 1^{er} janvier 1895 et intitulé « Après une visite au Vatican ». Le titre même ne semble-t-il pas presque annoncer celui que le romancier choisira plus tard pour son livre ? Une audience récente avec Léon XIII servait de prétexte à Brunetière, alors directeur de la *Revue*, pour longuement résumer le débat science-religion en faveur de cette dernière, s'efforçant d'ébranler le crédit notamment des sciences physiques – « la physique ne peut rien contre le miracle même » - et s'en prenant assez longuement en passant, notons-le, au protestantisme. « En fait, les sciences physiques ou naturelles nous avaient promis de supprimer « le mystère ». Or, non seulement elles ne l'ont pas supprimé, mais nous voyons clairement aujourd'hui qu'elles ne l'éclairciront jamais (...). Ni l'anthropologie, ni l'ethnographie, ni la linguistique ne nous donneront plus jamais (de réponse) à la question de savoir *ce que nous sommes* »⁴. L'article, au demeurant, marqua une étape dans la vie de son auteur qui rallia l'église de Rome peu après. C'est dans le contexte de cette polémique science-religion, dont en 1895 « Après une visite au Vatican » fut un jalon, et dont le *Jean Barois* (1913) de Martin du Gard sera aussi le reflet romanesque, qu'il faut placer *Les Caves* et les réflexions qui suivent ici à son propos.

Comme préliminaire il serait bon de prêter plus attention qu'il n'a été coutume de le faire jusqu'à présent au fait que c'est aux sciences physiques que Gide emprunte le modèle fondamental de sa

⁴ Ferdinand Brunetière, « Après une visite au Vatican », *Revue des deux mondes*, 1^{er} janvier 1895, (p. 97-118), p. 99-100. Rappelons que Brunetière fut la bête noire du Martin du Gard de *Jean Barois*, qui le satirisa aussi dans son *Maumort*. L'admiration du jeune Gide pour le critique devait s'effriter.

compréhension du procédé de la création artistique - l'acte littéraire - sinon sa conception de l'action en général. Ayant achevé *La Tentation amoureuse*, il commente, dans le *Journal* du début septembre 1893, un phénomène de la physique semblable à celui qui allait différemment inspirer l'André Breton des *Vases communicants* :

J'ai voulu indiquer, dans cette *Tentative amoureuse*, l'influence du livre sur celui qui l'écrit et pendant cette écriture même. Car en sortant de nous, il nous change, il modifie la marche de notre vie ; comme l'on voit en physique ces vases mobiles suspendus, pleins de liquide, recevoir une impulsion, lorsqu'ils se vident, dans le sens opposé à celui de l'écoulement du liquide qu'ils contiennent. Nos actes ont sur nous une rétroaction (...). Nulle action sur une chose, sans rétroaction de cette chose sur le sujet agissant. C'est une réciprocité que j'ai voulu indiquer ; non plus dans les rapports avec les autres, mais avec soi-même. Le sujet agissant c'est soi ; la chose rétroagissante c'est un sujet qu'on imagine (...) un conte. Cette rétroaction du sujet sur lui-même m'a toujours tenté⁵.

Il est manifeste, d'après ce passage crucial qui, dans le *Journal*, précède immédiatement et en quelque sens sous-tend son concept de l'écriture « en abyme », que Gide établit un parallèle entre l'expression des idées sur support matériel surtout - papier/livre - et les propriétés physiques des échanges d'énergie entre des corps matériels. La création littéraire, la production et la dissémination d'idées sont, pour lui, sujets à et comprises dans « les lois physiques enveloppantes ».

André Gide (1869-1951) et Albert Einstein (1879-1955) étaient, à peu de choses près, contemporains. Gide mentionne Einstein ici et là dans son *Journal* comme dans sa correspondance avec Martin du Gard, mais rarement avant 1930 et, à l'exception de sa remarque sur son inaccessibilité technique, citée plus haut en épigraphe, seulement pour souligner son éminence, noter son exil imminent (Gide suggéra qu'on lui créât une chaire au Collège de France) ou sa position politique. Ne confondons surtout pas avec le grand physicien l'Einstein qui est décrit de façon quelque peu péjorative - injustement du reste - dans le *Journal* du 23 février 1912 et qui lui rend visite pour l'intéresser à la fondation d'un nouveau périodique⁶. On sait cependant que, grâce à Valéry et à la

⁵ *J*, I, p.171-172.

⁶ *J*, I, p 721. Cet Einstein manque dans l'index de l'ancienne édition « Pléiade » du *Journal* et tandis qu'il figure dans celui de la traduction anglaise par O'Brien

N.R.F. Gide était au courant de la nouvelle théorie d'Einstein sur la gravitation dès l'hiver de 1919. Valéry était en rapport avec Middleton Murry, le directeur de la revue londonienne *The Athenaeum* et à la mi-novembre 1919 il écrit à Rivière : « Je lis dans l'*Athenaeum* du 14 novembre sous le titre *La théorie de gravitation selon Einstein* un article anonyme que les lecteurs de la *N.R.F.* – ou du moins quelques-uns d'entre eux – trouveront peut-être aussi intéressant que je l'ai trouvé moi-même. Je l'ai traduit à la hâte ... ». Sa traduction parut, avec sa lettre, dans les « Notes » du numéro de la revue du mois suivant, où elles n'échappèrent pas à la vigilance de Gide, qui écrivit à Rivière le 3 décembre : « Lu avec vif intérêt la traduction de l'*Athenaeum* de Valéry »⁷. Encore que Gide s'intéressât aux sciences et que, comme Einstein, il en vint à se passionner pour la justice sociale, qu'en outre tous deux fussent des musiciens accomplis, l'écrivain français que le scientifique connut le mieux fut Romain Rolland, qu'il rencontra pendant la guerre lors d'une visite en Suisse et qui influença ses vues pacifistes⁸. Il échangea, par ailleurs, une correspondance avec Anatole France. Bien

n'est pas identifié dans le « Glossaire des personnes » qui l'accompagne. Eric Marty, dans la nouvelle édition « Pléiade » du *Journal 1887-1925*, « ne (sait) rien de cet Einstein », *J*, I, p. 1585. Il s'agit de l'historien d'art et romancier Karl Einstein (1885-1940), qui, à partir de 1928, s'installa à Paris et fut l'auteur d'un roman proto-dadaïste *Bebuquin oder die Dilettanten des Wunders* (1912) et un ouvrage pionnier de critique d'art, *Negerplastik* (1915). En 1929 il mérita deux mentions bibliographiques sous la rubrique « Memento » dans les colonnes de la *N.R.F.* De nos jours on le considère comme une figure intéressante de l'avant-garde. Ses lettres à Gide sont conservées à la Bibliothèque J. Doucet. Voir Maria Moog-Grunewald, « Absoluta Prosa. Anmerkungen zu Karl Einstein und André Gide » dans H. Siepe und R. Theis (éds.), *André Gide und Deutschland*, Düsseldorf, 1992, Droste, p. 73-82 et K. H. Kiefer, *Diskurswandel im Werk Karl Einsteins: eine Beitrag zur Theorie und Geschichte der europäischen Avantgarde*, Tübingen, 1994, Niemeyer.

⁷ *N.R.F.*, déc. 1919, p. 1118-1122. Lettre de Valéry citée dans *Bull. des Amis de J. Rivière et d'Alain-Fournier*, No. 81, 1996, p. 23 ; lettre de Gide dans Gide-Rivière, *Correspondance 1909-1925*, 1998, Gallimard, p. 586. Valéry aurait ensuite rencontré Einstein à Berlin et échangé avec lui quelques lettres.

⁸ Dans son *Journal* du 16 septembre 1915, Rolland donne un long compte-rendu de leur rencontre et de leur conversation à Vevey, notant la difficulté avec laquelle Einstein s'exprimait en français, *Journal des années de guerre, 1914-1919*, 1953, Albin Michel, p. 510-515.

que ce ne soit pas exclu, jusqu'à présent aucun indice ne nous permet de penser qu'Einstein connaissait les écrits de Gide.

Les théories d'Einstein sur les ondes électromagnétiques, la gravitation et la relativité furent élaborées dans les deux premières décennies du siècle avec publication, à partir de 1905, dans les *Annalen der Physik*. Sa théorie spécifique de la relativité concernant les phénomènes électromagnétiques (telles les ondes lumineuses, composées de particules appelées, de nos jours, photons)) et leur propagation spatio-temporelle date de 1905. En 1916 sa théorie générale de la relativité avance l'argument que la gravitation n'est pas une force comme l'avait voulu Newton, mais une courbe dans le continuum spatio-temporel, créée par la présence voisine d'une masse. Le prix Nobel qu'on lui décerna en 1921, lui conféra une notoriété bien plus disséminée, y compris auprès du grand public⁹. Bien que Gide n'ait jamais entendu parler de ses travaux avant l'article de la *N.R.F.* de 1919, et même si le seul physicien mentionné dans *Les Caves*, assez malicieusement du reste, soit un de Broglie (dont le nom de Baraglioul semble un peu l'extension), il existe,

⁹ Sans prendre en compte les quelques échos qui aient pu paraître dans les périodiques ou les journaux sérieux, tel l'article de la *N.R.F.* de 1919, les premiers textes d'Einstein à paraître en français semblent avoir été *L'Ether et la théorie de la relativité*, tr. M. Solovine, 1921, Gauthier-Villars, la traduction d'une communication faite par Einstein en mai 1920 à l'université de Leyde, ensuite *La Théorie de la relativité restreinte et généralisée mise à la portée de tout le monde* (tr. Mlle J. Rouvière), 1921, Gauthier-Villars. Ils furent précédés par un pamphlet, la réimpression d'un article du *Journal de physique* d'avril 1913, *Déduction thermo-dynamique de la loi de l'équivalence photochimique*, Tours, 1913, Deslis Frères. Solovine, de naissance roumaine, fut un proche ami d'Einstein du temps de Berne, qui, en 1905 fut nommé à un poste de physique à l'université de Lyon. Il traduisit plusieurs de ses ouvrages et s'associa aux visites occasionnelles que le grand physicien fit en France. En 1921 Charles Nordmann, rédacteur au *Matin* et à la *Revue des deux mondes*, astronome à l'Observatoire, fit paraître *Einstein et l'univers. Une lueur dans le mystère des choses*, brillante popularisation de la nouvelle théorie. En 1923 André Metz publia, chez Chiron, *La Relativité*, réfutant quelques-uns des malentendus qui s'étaient glissés dans le livre de Bergson, *Durée et simultanéité. A propos de la théorie d'Einstein* (1922, P.U.F.). On consultera, de P. Marage et G. Wallenborn, *Les conseils Solvay et les débuts de la physique moderne*, Bruxelles, 1995, Univ. Libre de Bruxelles et surtout de Gilles Cohen-Tannoudji et Michel Spiro, *Le Boson et le chapeau mexicain*, 2013, coll. Folio.

entre le roman-*sotie* publié en 1914 (mais auquel son auteur avait commencé à penser vers le milieu des années 1890) et la théorie de la relativité, des quanta et des sources du cosmos dans le big bang, des parallélismes intrigants et cela non seulement en raison de leur contemporanéité¹⁰.

Tandis que c'est un truisme d'affirmer, toutes proportions gardées, que le roman est un univers mimétique et que le rapport quasi-omniscient romancier-roman reprend le modèle (C)créateur-cosmos, voilà justement la circonstance que, dans les *Caves*, Gide fait rappeler au romancier Julius par Lafcadio : « romancier, qui vous empêche ? et du moment qu'on imagine, d'imaginer tout à souhait ? » (*RR*, p. 1142). De même

¹⁰ En ce qui concerne le genre médiéval de la *sotie* et l'origine de l'intérêt que Gide porta à cette forme dramatique ancienne quelque peu ésotérique, on notera que, parmi les lectures d'Anna Shackleton – et peut-être sur les rayons de la famille Gide – figurait le livre de H. Nadault de Buffon, *Notre ennemi le luxe*, 1868, Furne, Jouvet et Cie (2^e éd. 1870). S'en prenant à la littérature du jour, l'auteur écrit : « Le livre est devenu un objet de commerce ou un instrument de vanité. La plume (...) c'est, pour le plus grand nombre, une occasion de scandale ou de fortune. La chute est surtout grande dans le roman (...) il se referme dans un monde de sentiments impossibles, d'événements extraordinaires, cherche à émouvoir par le récit de ce que la vie présente de plus anormal ou de plus monstrueux (...) se plaît à rendre ses héros intéressants par leurs vices... ». Puis, en opposition au roman, Nadault de Buffon chante les vertus de la *sotie*, dans laquelle la littérature « retrouve sa mission véritable qui consiste à nous signaler nos travers et à les censurer – *castigat ridendo mores* », voir p. 229-30 et 236. Gide connaissait-il le livre ?

« La famille de Baraglioul (le *gl* se prononce en *l* mouillé, à l'italienne, comme dans Broglie (duc de)), lit-on *RR*, p. 1003. Du vivant de Gide, les plus célèbres des de Broglie (pairs et physiciens tous les deux) furent Maurice (1875-1960), qui travailla sur les rayons-X et son frère cadet Louis (1892-1987) qui travailla sur la mécanique ondulatoire et obtint le prix Nobel en 1929. Seul Maurice aurait été connu comme physicien à la date de publication des *Caves*. Einstein les connaissait en personne. En 1911 Maurice fut co-secrétaire au premier congrès Solvay auquel assista Einstein. Au milieu des années 1920, la découverte par Louis que toutes les particules alors connues étaient gouvernées par les lois de la propagation des ondes fut révélée dans sa thèse doctorale, dont Paul Langevin envoya un exemplaire à Einstein. Dans sa réponse celui-ci reconnut que le jeune de Broglie avait « soulevé un coin du grand voile », voir R. W. Clarke, *Einstein. The Life and Times*, Londres, 1973, Hodder and Stoughton, p. 321-22. Louis de Broglie laissa des souvenirs d'Einstein.

que, fin 1920, Edwin Hubble, par le biais de ses observations du phénomène du *red shift*, avait pu déterminer l'expansion de l'univers réel, de même une grande œuvre romanesque dans laquelle doivent être insufflées des structures spatio-temporelles artificielles, constitue une entité en continuelle extension, en raison d'abord de son lectorat grandissant et en évolution constante, ensuite à cause des répercussions continuelles de sa signification. Ajouté à quoi *Les Caves* (comme du reste *Les Faux-Monnayeurs*), différant en cela du roman moyen et conformément à la devise gidienne du « passer outre », rejettent toute clôture en terminant sur l'interrogation ouverte d'un continuum potentiel. Et puis ne lit-on pas un livre comme on regarde un corps céleste ? Semblable aux étoiles du cosmos, une grande œuvre littéraire projette sa lumière d'un passé plus ou moins lointain ; pareils aux cosmologues, les lecteurs successifs en captent l'effet à distance grandissante. Braille exclu, la lecture après tout est une activité singulièrement tributaire d'une source lumineuse.

Si on peut trouver des arguments en faveur de la « relativité » du point de vue et des stratégies narratives dans *Les Caves du Vatican*, et de la re-organisation de l'espace littéraire que Gide y opère – re-organisation assez dissemblable pourtant de l'aura einsteinien que Roland Barthes croit déceler dans l'œuvre de Robbe-Grillet – un phénomène identique apparaît dans plusieurs de ses œuvres antérieures et le présent article se concentre davantage sur les idées insérées dans le roman que sur ses attributs formels¹¹.

Dans les premières décennies du vingtième siècle Einstein oriente ses recherches mathématiques sur le fonctionnement de la force de la pesanteur et plus particulièrement sur ses rapports avec l'électromagnétisme. Or, il y a un aspect relatif à la gravitation et au calcul mathématique qui figure de façon prééminente dans *Les Caves*, de

¹¹ Des *Gommes*, Barthes (qui avait déjà consacré une de ses *Mythologies* au *Cerveau d'Einstein*, encore que ce sont les traits du scientifique vieillissant dont l'image a perduré) écrit : « Sa destruction de l'espace classique n'est ni onirique ni irrationnelle ; elle se fonde plutôt sur l'idée de la nouvelle structure de la matière et du mouvement ; son fonds analogique n'est ni l'univers freudien, ni l'univers newtonien ; il faudrait plutôt penser à un complexe mental issu de sciences et d'arts contemporains, tels la nouvelle physique et le cinéma », « Littérature objective » dans *Essais critiques*, 1964, Seuil, p. 39.

même qu'y apparaît, en arrière-fond, de manière plus discrète, la question de l'ordre – du bon ordre – cosmologique. A travers les interstices des rebondissements saugrenus de l'intrigue point la question pérenne – dont souterrains et cryptes du Vatican sont emblématiques – dans quelle mesure les fondements de nos systèmes de croyance quant à ce qui gouverne, et le déroulement de l'univers, et le comportement des êtres humains qui le peuplent, sont-ils solides ? – un peu ce qu'Alain Goulet appelle « la question centrale des *Caves* : le dieu caché existe-t-il ? »¹². Pour ce qui est des personnages catholiques de la sotie une réponse dans l'affirmative ne fait pas de doute. Mais puisque l'ouvrage s'ordonne autour des figures d'un pape kidnappé et d'un supposé pape imposteur (les traits spectraux des « papes » de Francis Bacon surgissent à l'esprit et ne vivons-nous pas, du reste, en 2013-2014 à une époque de deux papes pour ainsi dire conspécifiques, l'un en avant-plan, l'autre dans l'ombre ?), « qui me dira », se demande Anthime, initialement athée militant, « si Fleurissoire en arrivant au paradis n'y découvre pas tout de même que son bon Dieu non plus n'est pas *le vrai* » (RR, p. 1167). C'est dire que la réponse, pour ce personnage scientifique, est donc négative : Dieu n'existe pas ; seule une interprétation bio-chimique dans un cadre darwinien expliquerait le grand mystère. Anthime, watsonien, sinon pavlovien (Pavlov obtint le Nobel en 1904), adopte le point de vue des tropismes, quasiment modelé sur la notion d'attraction newtonienne, comme déterminant du comportement humain, ce dernier « aisément réductible à quelques simples lois de physique et de thermochimie. Le cosmos enfin se douait d'une bénignité rassurante. Dans les plus surprenants mouvements de l'être on pouvait uniment reconnaître une parfaite obéissance à l'agent » (RR, p. 998)¹³.

¹² A. Goulet, *Les Caves du Vatican d'André Gide. Étude méthodologique*, 1972, Larousse, p. 63. Tandis que l'ouvrage de Goulet (pour ne mentionner que les livres) demeure l'étude la plus complète et la plus stimulante des *Caves*, on trouve d'enrichissantes discussions sur la sotie dans Ramon Fernandez, *André Gide*, 1931, Corréa, W. W. Holdheim, *Theory and Practice of the Novel*, 1968, Droz, R. Bastide, *Anatomie d'André Gide*, 1972, P. U. F., B. Fillaudeau, *L'Univers ludique d'André Gide. Les soties*, 1985, Corti, David Walker, *op. cit.* et Éric Marty, *op. cit.*

¹³ Peut-être un jeu de mots ici de la part de l'auteur, avec le sens d'agent=policier. *Les Caves*, après tout, tiennent en partie du roman-policier.

La bi-polarité corps-âme qui marque *Les Caves*, introduite dès la deuxième phrase du texte, n'est qu'une des manifestations de deux systèmes ontologiques et antithétiques qui orbitent autour de l'intrigue, l'un centré sur la gravitation – et parfois la gravité – l'autre sur sa négation : l'apesanteur, la légèreté, sinon la lévitation. Aussi est-ce la pesanteur qui caractérise un groupe de personnages – et parmi eux le scientifique borné – pour ainsi dire pondéreux, imbus de leur importance, métaphoriquement ligotés par l'esprit de sérieux et qui, justement, prennent au sérieux le sort supposé du pape kidnappé, « sujet grave », « secret d'une telle gravité », « révélation bien pesante », « quelque chose de très grave » (RR, p. 1058-59, 1068). Lourdeur, charge, embarras, chute au sol ou dans le traquenard les affligent. Moralement sinon physiquement sclérosés, ils sont réfractaires au changement. Seul les mettra en mouvement un lourd choc. L'association analogue, en termes de science physique, serait que la masse d'un corps matériel est une mesure de sa résistance au changement lorsqu'il est soumis à un mouvement impulsé par une force donnée ; plus la masse est conséquente, moindre est son accélération. Tels les corps pondérables de la physique, dans *Les Caves*, non seulement les individus pondérés, mais ces corps que sont l'Église catholique et la Franc-maçonnerie sont perçus comme des masses ; c'est leur mouvement qui les écarte de l'inertie puis qui les y renvoie après leur contact avec cette force d'impulsion qu'est l'affabulation de Protos ou les agissements de Lafcadio ou tout autre facteur qui communique à l'intrigue son moment. Lisant à sa mère et à sa tante les *Revenants* d'Ibsen en septembre 1893, Gide voit sa lecture sous un angle similaire : « il faut prendre garde de s'amuser trop du scandale. C'est en poussant les choses, non en les heurtant, qu'on les remue. Toujours nous devons tenir compte de l'inertie des âmes et des corps »¹⁴.

Dans *Les Caves*, distincts et opposés par leur système de valeurs aux « crustacés », ces personnages coincés dans la *gravitas*, Gide campe un autre groupe d'individus moins pesants, jeunes pour la plupart, individualistes, moins figés dans l'habitude, plus souples et plus agiles, enclins au primesaut : les « subtils ». La subtilité, pour Einstein, est un attribut divin ; « Dieu », se plut-il à dire, tout en n'y croyant guère, « est subtil, mais pas méchant »¹⁵. Lafcadio, subtil par excellence (voleur à ses

¹⁴ J. I, p. 170.

¹⁵ Cité par R. W. Clarke, *op. cit.*, p. 370.

heures ; « subtiliser » = voler), et qui tient du prestidigitateur et du saltimbanque, transcende, et gravité, et gravitation, incarne la légèreté, évoque, et non seulement par le Wluiki de son nom – la genèse des *Caves* ne coïncide-t-elle pas avec les Ballets russes ? – un beau Nijinski aérien, défiant la pesanteur comme, du reste, les bienséances. A leur mode, les « crustacés », les lourdauds, sont des absolutistes qui, même s'ils flirtent temporairement avec le changement, retournent vite à leur absolutisme. Pour un Lafcadio, en revanche, tout est relatif. De même que la théorie einsteinienne de la relativité modifia la physique newtonienne en postulant une courbure de l'espace-temps basée sur la notion que la lumière est infléchiée par le champ de gravitation des planètes, de même, à travers Lafcadio, Gide ébranle la psychologie traditionnelle en remettant en question le modèle cause-effet ou motif-acte en y introduisant un élément disruptif : la contingence, le *jump-cut*. Il y aurait même peut-être, suggère David Walker, lancé une pointe à la physiologie orthodoxe cause-effet dans son choix de faire habiter son personnage au 12, *impasse* Claude-Bernard¹⁶. Amusant également que Lafcadio, le demi-frère illégitime de Julius, demi-beau-frère d'Amédée, soit cette *relation*, ce parent perturbateur. Comme l'ordre absolu de l'univers newtonien l'a été par Einstein, Gide bouleverse l'ordre patriarcal du clan Baraglioul en y introduisant un bâtard, jusqu'alors méconnu, et que Protos décrit en termes quasi-einsteiniens : « celui dont l'être est le produit d'une incartade, d'un crochet dans la droite ligne » (*RR*, p. 1158). Résultat d'une attraction passagère, Lafcadio représente une déviation de la norme traditionnelle. Qui plus est, à propos de Protos (*prótos*, en grec « premier »), il est tout à fait satisfaisant que, en 1919-1920, Rutherford ait choisi le terme *proton* pour désigner cette particule élective du noyau atomique qui est électriquement positive, agissant sur le neutron via un mécanisme d'échange qui nécessite l'intervention d'une troisième particule : le pion. Sous sa forme la plus légère, comme dans l'hydrogène, elle opère seule.

De même que la gravitation, le calcul et la discipline des chiffres s'avèrent être des préoccupations importantes des *Caves*. Gide était loin d'ignorer la beauté des mathématiques, écrivant tôt dans son journal : « la seule science est l'algèbre. Après les arts, c'est la plus splendide, la plus colossale création de l'esprit. Il semble qu'on touche, comme avec un

¹⁶ Walker, *op. cit.*, p. 108.

sens nouveau, l'absolu immuable et le mystère de la réalité éternelle et divine »¹⁷. Compter compte pour beaucoup dans la sotie ; en témoignent les chiffres qu'Anthime note dans ses expériences sur le comportement des rats ; le carnet dans lequel Lafcadio enregistre ses *punte* (RR, p. 1030) et ses nombres porte-chance (RR, p. 1044); la façon dont il compte le temps à la Julien Sorel pour en faire une impulsion psychologique (RR, p. 1039, 1135) ; ses paris sur le chiffre apparaissant sur un dé (RR, p. 1136); l'instruction en « calcul » que lui dispense Heldenbruck (RR, p. 1049-50). Il est vrai que l'attitude de Lafcadio envers la comptabilité est ambivalente. Gide fait de lui un calculateur obsessionnel qui « ne tien(t) jamais de comptes » (RR, p. 1050), qui s'efforce d'éviter ce qui compte et qui tient à ne tenir compte de quoique ce soit.

Aussi, dans *Les Caves*, gravitation et calcul marchent de concert, tandis que l'apesanteur, le primesaut et la désinvolture s'alignent aux côtés du manque de responsabilité. Deux systèmes de pensée antithétiques s'y opposent donc, l'un animé par l'*esprit de sérieux*, l'autre par le *jeu*, l'un privilégiant ce qui est prévisible et déterminable, l'autre ce qui est fortuit et imprévisible. Les deux systèmes requièrent une dépense d'énergie. Or, en physique, l'énergie prisonnière dans la matière des particules se trouve exactement compensée par la gravitation de la matière en interaction avec le reste de l'univers. Il semblerait que, dans *Les Caves*, comme en physique, l'énergie gravitationnelle associée aux « crustacés » soit en déficit, tandis que l'énergie anti-gravitationnelle des « subtils » soit en surcroît, un positif, ce qui entraîne sa dépense, non pas comme en physique de travail, mais de jeu pour l'équilibrer, bien que, qui dit jeu, dit parfois effort musculaire. Il est tentant de penser que l'équilibre esthétique du roman exige que, comme dans l'univers, l'équation entre énergie positive et négative s'entre compensent. Si, comme dans la célèbre formule d'Einstein, l'énergie E d'une quantité de matière avec une masse m est égale au produit de la masse et du carré de la vitesse de la lumière ($E=mc^2$), combien satisfaisant il serait d'arguer, spécieusement, bien entendu, que dans la sotie, si i est intrigue et p est personnage ($E=ip^2$). Hélas, le danger qu'il y a de cavalièrement appliquer la théorie scientifique à la littérature n'est que trop apparent dans les efforts de Zola s'évertuant à reproduire dans le naturalisme la médecine expérimentale de Claude Bernard.

¹⁷ J. I, p. 45.

La matrice de l'intrigue des *Caves* consiste essentiellement en l'orchestration épisodique et psychologique de l'acte gratuit. Gide imagine un tel acte comme l'intrusion de la contingence dans le scénario traditionnel de la cohérence psychologique conçue en termes de déterminisme cause-effet tropistique, selon Anthime « l'ordre établi, l'ordre naturel des effets et des causes, l'ordre vénérable » (*RR*, p. 1010). Opposant de l'ordre, incarnation de l'inconsistance, Lafcadio, qui se proclame « être d'inconséquence » (*RR*, p. 1055, 1119) se voit vite corrigé par Julius dont la réprimande épouse un impeccable positivisme newtonien: « il n'y a pas d'inconséquence non plus en psychologie qu'en physique » (*RR*, p. 1055). En accord – mais sans le savoir – avec les théories de la physique d'avant-garde de son temps, Gide poursuit une voie moins réductrice. Tout comme Heisenberg (1901-1976) bientôt mettra le principe d'incertitude au cœur de la physique quantique, le romancier émet des hypothèses sur une psychologie qui, comme la nouvelle physique pourrait aussi incorporer un élément d'imprévisibilité : « on imagine *ce qui arriverait si*, mais il reste toujours un petit laps par où l'imprévu se fit jour » (*RR*, p. 1129). Ce sont ces fissures dans les murs du darwinisme, du pavlovisme-loebienisme-watsonisme ou du tainisme qui fascinent Gide et le conduisent à imaginer Lafcadio et un acte gratuit ... dont les lettres initiales a. g. curieusement reproduisent celles de l'auteur. « Tant que je n'aurai plus sûrement appris à démêler l'accidentel du nécessaire », ironise la narrateur faussement pompeux, « qu'exigerai de ma plume sinon exactitude et rigueur » (*RR*, p. 1000). Les réactions de Lafcadio jaillissent au hasard de ses frictions avec son environnement, dans des instants d'extase, enivrants, sinistres ou les deux en même temps. Envisagé dans le contexte de son cadre bourgeois il constitue un exemple parfait du « comportement stochastique à l'intérieur d'un système déterministe » qui est la définition mathématique moderne du chaos¹⁸. La discontinuité chez Lafcadio se construit de l'altérité sporadique de différents « soi », chacun de valeur égale. Personnalité polyvalente, effet d'une incartade (bien que par ailleurs plutôt directif) il est présenté par son auteur à la fois comme un participant au jeu et un joueur de hasard, bien qu'il ne joue jamais pour de l'argent, puisque être motivé par le gain serait se conformer à un

¹⁸ Ian Stewart, *Does God Play Dice? The Mathematics of Chaos*, Oxford, 1989, Blackwell, p. 16-17.

déterminisme psychique banal. Comme *Le Jeteur de dés* de la plume de Luke Rhinehart, tributaire, au demeurant, du personnage gidien, il s'en remet pour toute décision au nombre apparaissant sur le dé de backgammon qu'il a toujours en poche, voulant ainsi couper toute action d'une cause ou d'un motif préliminaires possibles¹⁹. En ce qui concerne le meurtre gratuit de Fleurissoire, c'est une coïncidence extérieure fortuite qui remplace le dé – l'apparition d'une lumière dans le paysage avant que Lafcadio n'ait eu le temps de compter jusqu'à douze, chiffre qui, avec le sept - voir son adresse plus haut - est son chiffre fétiche. Einstein lui – nulle preuve, rappelons-le, qu'il ait lu Gide – n'aurait pas apprécié : « Dieu », écrivit-il à son ami physicien Max Born en décembre 1926, « ne joue pas au dé avec l'univers ». Gide non plus, pourrait-on ajouter, car dans la sotie la structure est soigneusement préméditée avec l'habile déploiement de stratégies textuelles et psychologiques intentionnelles, encore que l'écrivain admette la « part de Dieu », l'éventualité de l'accident précieux qui peut se produire, si délibérée que se veuille la création littéraire²⁰. Par cet aspect-là c'est moins du côté du calcul einsteinien que de celui de la théorie des quanta de Heisenberg et son accent sur le fortuit et sur l'anarchie au cœur de la matière que se range l'acte de Lafcadio.

Chez Lafcadio, comme chez tout autre être, le rapport entre l'idée et l'acte qui la réalise n'exclut pas ses propriétés physiques : « l'émotion imaginative qu'une idée, quand elle est perçue avec acuité, excite en nous, n'est pas une illusion mais un fait aussi réel que toutes les autres qualités des objets (...) et est réconciliable avec la connaissance la plus précise et la reconnaissance parfaite et pratique de (toutes) leurs lois physiques et intellectuelles et leurs rapports », affirme John Stuart Mill dans son *Autobiographie*²¹. Selon le modèle einsteinien, Gide situe l'acte gratuit dans l'espace-temps dans un cadre suggestif de plusieurs aspects de la théorie de la relativité ; aussi prend-il place dans le compartiment d'un train en mouvement, scénario souvent utilisé par Einstein et d'autres

¹⁹ Luke Rhinehart, *The Diceman*, New York, 1971, Morrow / Londres, 1972, Panther.

²⁰ « Cette part d'inconscient que je voudrais appeler la part de Dieu », note préfacielle à *Paludes* dans *RRS*, p. 87.

²¹ J. S. Mill, *Autobiography*, Oxford, 1963, "World's Classics", p. 128-29.

physiciens pour vulgariser la théorie²². Un des postulats de cette dernière maintient que la vitesse de la lumière est toujours constante relativement à celui qui l'observe et que, à un point précis dans l'espace, un cadre de référence peut être défini de telle sorte que les effets de la gravitation et l'accélération sont équivalents. La manipulation à laquelle s'adonne Gide pour mettre en scène l'acte comporte une lumière à l'intérieur – « a-t-il bientôt fini de jouer avec la lumière? » etc. (*RR*, p. 1133) et à l'extérieur du wagon. On pourrait avancer que c'est la vélocité de la lumière justement (encore que peut-être pas au sens einsteinien), la vitesse à laquelle Lafcadio la perçoit au loin dans la campagne, qui détermine le sort de Fleurissoire. Dans l'épisode du meurtre, le mouvement accéléré du train et les effets de la gravitation sont cruciaux également. Dans le microcosme du compartiment se déplaçant à travers l'espace-temps les jours de Fleurissoire sont comptés du fait de la rencontre fortuite spatiale entre le regard véhiculé en avant de Lafcadio, un calcul mathématique dans le temps et le phénomène statique qu'est, dans l'espace, la lumière extérieure – et voilà le crustacé livré à la force de la gravitation – « il tomberait dans la nuit comme une masse » (*RR*, p. 1134). Quant au subtil il se dégage de son acte par un tour de passe-passe qui, croit-il, lui permettra de s'en tirer à bon compte. C'est la notion qu'en isolant son acte d'un avant, motif ou cause, et d'un après, conséquence ou responsabilité, il peut en quelque sorte se dégager du temps linéaire.

²² La théorie spécifique d'Einstein supposant que tout mouvement uniforme est relatif par rapport à un observateur « fut exemplifiée par un train, procédant à une vitesse constante, à partir duquel il était impossible de constater le mouvement à moins de regarder par la fenêtre et faire le rapport entre le train et le cadre de référence extérieur », Clarke, *op. cit.*, p. 122. L'extension à la théorie générale s'étendit au mouvement non-uniforme (accélération du train) et son rapport à l'observateur et au champ gravitationnel, ce qui amena Einstein à une théorie de la gravitation qui modifia considérablement les vues newtoniennes. Ailleurs Clarke note : « dans plusieurs des tentative subséquentes faites par Einstein pour présenter la théorie à des non-mathématiciens il eut recours à (...) des analogies avec des ascenseurs, des trains et des bateaux. », *op. cit.*, p. 29. Dans son *Relativity and Common Sense*, Londres, 1965, Heinemann, Hermann Bondi écrit : « Lorsqu'en 1916 Einstein rédigea un livre sur la relativité pour le grand public, il ne trouva pas de meilleur exemple pour l'illustration de ses idées que d'imaginer des trains infiniment longs passant sur des remblais infiniment longs à des vitesses approchant celle de la lumière », p. 97. Aux débuts de l'aéronautique, le train représentait toujours, dans l'imagination populaire, le summum de la vitesse.

Une des lois de la physique stipule que l'énergie ne peut ni être créée, ni perdue, mais transmise seulement d'une forme à une autre. Gide, qui a beaucoup appris d'écrivains qui défendaient le concept de l'énergie : Stendhal, Nietzsche, Barrès, pour ne citer que ceux-là, se préoccupait, tout comme les physiciens, du phénomène de l'énergie humaine : sa genèse, l'évaluation de son expression, son transfert, sa dégénérescence en inertie par entropie, bien que l'écrivain n'utilise pas ce dernier terme, lui préférant celui d'« usure ». Il envisageait l'action, sinon l'énergie humaine en termes d'énergie. En physique matière et énergie sont une même chose. Le souci de Gide était de libérer cette énergie dans le mouvement de l'esprit, le voyage étant pour lui à la fois une métaphore et un stimulus d'une telle mobilité mentale. Lisant les théories sur la consommation – un des modes de transfert d'énergie – de son oncle Charles Gide, mais en des termes psychologiques hédonistes, le sensualiste que fut le neveu s'intéressait tout particulièrement à l'énergie-appétit, la majoration de sa satisfaction et le retardement de l'entropie subséquente²³. Pour le scientifique Anthime « que toute activité entraînant une usure, il ne lui suffisait pas de l'admettre *grosso modo*, ni que l'animal, par le seul exercice de ses muscles, dépensât. Après chaque dépense, il demandait combien ? » (RR, p. 999). L'interprétation dichotomique de l'énergie que Gide se fait n'est pas tout à fait celle, gravitation-anti-gravitation des physiciens, puisque pour lui, dans *Les Caves*, l'énergie concomitante anti-gravitationnelle ne comporte pas tant travail-effort, mais jeu. Il n'y introduit pas non plus de grille d'évaluation binaire chrétienne qui comprendrait l'anti-gravitation ou l'élévation en termes de bien, la chute, la gravitation, en termes de mal. Loin de là. L'acte de Lafcadio est gratuit, ludique et moralement répréhensible, puisque : « le mal, ce que l'on appelle : le mal peut être aussi gratuit que le bien » (RR, p. 1123). Nous sommes là dans un monde scientifique, nietzschéen, au-delà du bien et du mal. De même qu'en physique une

²³ « Il faut qu'un équilibre s'établisse ; et que la volupté tirée de l'objet soit à un égal point d'émoussement et d'usure », *J.*, I, p. 425, mars 1904. Voir aussi *ibid.*, p. 1101 : « pour nombre d'âmes (...) des mieux trempées le bonheur (est) dans l'ardeur. Une sorte de consommation magnifique est d'autant plus souhaitée par elles, qu'elles s'y renouvellent sans cesse et ne souffrent point tant de l'usure qu'elles ne se réjouissent de leur perpétuelle re-création ». L'usure est une des clefs de la psychologie de Michel dans *L'Immoraliste*.

particule de matière peut être convertie en une énergie énorme, l'action de Lafcadio surgit, explosive, d'une petite pensée soudaine.

Que l'acte gratuit peut être vu sous la perspective de la dépense est certain et a été représenté ailleurs²⁴. Il s'agit d'une action commise « par luxe, par besoin de dépense, par jeu » (RR, p. 1123). Tandis qu'une référence économique se glisse constamment dans la terminologie que Gide emploie – « gratuit », « profit », « intérêt », « luxe » etc., la dépense, lorsqu'elle se manifeste chez Lafcadio, est plutôt psychologique et physiologique, une explosion spontanée d'énergie psychique et physique, qu'il veut non provoquée par un agent. Chose curieuse, les physiiciens de l'ère moderne maintiennent que c'est par un processus quantique semblable que naquit l'univers, avant (selon le scénario inflationniste) d'être comblé par un champ d'énergie anti-gravitationnel de type exotique qui le fit s'accroître à une vitesse grandissante, jusqu'à ce que, à son tour, il change rapidement sa nature dans une explosion fulgurante de production de matière.

En cela et en ce qu'elle concerne la « création », l'origine de l'univers, cette théorie cosmologique du big-bang est moins éloignée qu'on peut le penser des *Caves du Vatican*. A travers l'utilisation métaphorique des « caves » pour explorer les fondements de la foi, Gide dans l'imbroglio saugrenu qu'il élabore, s'attaque au problème de la création, de l'existence d'un Dieu créateur. Y eut-il, y a-t-il un Créateur ? Quelle est l'origine de l'énergie vitale ? Comment peut-on l'évaluer ? Brunetière, dans son article, important probablement pour la genèse des *Caves*, soulève ce problème de la création et accuse les sciences de ne savoir le résoudre : « L'inconnaissable nous entoure, il nous enveloppe, il nous étreint et nous ne pouvons tirer des lois de la physique ou des résultats de la physiologie aucun moyen d'en rien connaître. J'admire autant que personne les immortels travaux de Darwin (...). Mais quoi ! (...) que savons-nous de la vraie question de nos origines ? »²⁵. Dans la

²⁴ Voir D. Steel, « Le prodigue chez Gide, essai de critique économique de l'acte gratuit », *R.H.L.F.*, mars-avril, 1970, p. 209-29, remanié comme « Gide's prodigal, economics, fiction and the *acte gratuit* » dans D. Walker (éd), *André Gide* (coll. *Writers in Perspective*), Londres, 1996, Longman. Voir aussi J.-J. Goux, *Les Monnayeurs du langage*, 1984, Éds. Galilée.

²⁵ *Revue des deux mondes*, janvier 1895, p. 99.

sotie, Anthime, le scientifique athée, « prétend(ait) forcer Dieu dans de plus secrets retranchements » (RR, p. 998), un peu comme Sophroniska, la psychanalyste, le tente pour l'*id* de Boris dans *Les Faux-Monnayeurs*. Quant à Amédée, le croyant, il se trouve à la longue désorienté par la nature glissante de sa quête pour les origines solides : « « Voilà bien », se disait-il, « à la fois la conséquence et la preuve de ce vice initial, de ce trébuchement du Saint-Siège ; tout le reste à la fois chavirait. A quoi se fier sinon au Pape ? et dès que cette pierre angulaire cédait, sur laquelle posait l'Église, rien ne méritait plus d'être vrai » (RR, p. 1116). Lafcadio, lui, a, sur la création de l'univers, des vues étonnamment proches des théories qui prévalent de nos jours. Réfléchissant à ce « petit laps par où l'imprévu se fait jour », il poursuit : « Rien ne se passe tout à fait comme on aurait cru ... C'est là ce qui me porte à agir ... On fait si peu ! ... « Que tout ce qui peut être soit ! » c'est comme ça que je m'explique la Création ... Amoureux de ce qui pourrait être » (RR, p. 1129). Notons, dans son schéma, l'absence de Créateur, ce qui, bâtard, homme de ses propres œuvres, lui permet de distancier ses conceptions du scénario biblique : « Au commencement Dieu créa le Ciel et la Terre ». Séduit par l'expansion de l'être, Lafcadio, tel le Kirilov de Dostoïevski, exécute son acte transgressif comme un défi à Dieu, un nouveau commencement, une contre-création qui serait explosion spontanée d'énergie expansive, semblable à la déferlante de créativité irrésistible qui poussa Gide, au cours des années qui précéderent la Grande Guerre, à rédiger son ouvrage dans l'allégresse. Proust ne se méprit pas sur la portée du livre : « C'est vraiment une Création, dans le sens génésique de Michel-Ange », écrivit-il à l'auteur à la sortie du livre²⁶. Son observation ouvre une perspective sur le titre de l'ouvrage. *Les Caves*, dans une certaine mesure, représentent la subversion de la théorie chrétienne du créationnisme. Or, c'est sur un plafond du Vatican, celui de la Sixtine, qu'on trouve le summum de la représentation en art de la création divine : l'hommage

²⁶ Proust, *Correspondance* (éd. Kolb), Paris, 1985, Plon, p. 108, lettre du 6 mars 1914. Ajoutons qu'on a comparé l'art de Proust aux découvertes d'Einstein. De l'auteur d'*A la recherche*, le grand critique américain Edmund Wilson observa : « il a recréé le monde du roman du point de vue de la relativité ; pour la première fois, dans la littérature, il a donné le plein équivalent de la nouvelle théorie en physique » ; Wilson estima que le personnage de la grand-mère « joua pour Proust le même rôle que la vitesse de la lumière pour Einstein : l'unique valeur constante qui rend possible le reste du système », Wilson, cité par William Carter, *Proust in Love*, 2006, Yale / Londres, Yale U. P., p. 193.

iconographique qu'y rendit Michel-Ange. Au plafond s'opposent les caves ; le haut et le bas, le ciel et la terre, l'aérien et le souterrain, le sommet lumineux de la foi et, pour Gide, la voûte sombre du doute. Y aurait-il, dans le titre comme dans l'architecture des *Caves*, un contrepoint antithétique de la chapelle Sixtine ? Concernant Corydon ne lit-on pas que « toutefois on pouvait remarquer, au-dessus de son bureau d'acajou, une grande photographie d'après Michel-Ange : celle de la formation de l'homme – où l'on voit, obéissant au doigt créateur, la créature Adam, nue, étendue sur le limon plastique ». La même image était-elle épinglée au-dessus de la table de travail de Gide ²⁷ ?

De tels actes de création et de contre-crétation artistique passionnaient et troublaient Gide à la fois. La circonstance cérébrale qu'est l'explosion biochimique neuronale – faite d'atomes – au hasard et dans le silence, d'une idée neuve, qui ensuite évolue jusqu'à se concrétiser graduellement en le corps matériel qu'est un ouvrage-livre dont, à son tour, l'énergie intellectuelle exerce, et une poussée rétroactive sur son auteur, et une attraction pour les lecteurs qui s'y intéressent ... voilà ce qui pour Gide était cause de gravité et de crainte, car s'y manifestait la responsabilité de l'artiste pour les pensées lancées sur orbite dont on ne pouvait prévoir l'effet sur autrui²⁸. Sa propre créativité échappant à son contrôle, l'écrivain s'inquiétait de l'effet imprévisible que ses ouvrages pourraient avoir sur ses lecteurs. Le *Werther* de Goethe, par exemple, n'avait-il pas poussé, de par l'Europe, bon nombre de jeunes gens au suicide ?

Dans un contexte cosmologique et créationniste il est frappant que dans l'extrait du *Journal* cité plus haut en épigraphe Gide associe Einstein et Mallarmé, car Mallarmé, à la fin, dans le bien nommé *Cosmopolis* de mai 1897, se plut à faire reposer son ambition poétique sur un modèle cosmologique, associant d'éclairants systèmes textuels avec ce qu'il appelait « l'alphabet des astres » et allant jusqu'à concevoir la disposition typographique d'*Un Coup de dés* comme une galaxie mimétique. Ce fut à Gide, précisément, que le poète écrivit, à propos de sa mise en page : « la constellation y affectera, d'après les lois exactes, et

²⁷ *Corydon*, 1924, Gallimard, p. 16-17.

²⁸ Voir par exemple *J*, II, p. 377, 19 juillet 1932. Gide citait volontiers de Renan : « L'on ne peut penser librement que si l'on est bien convaincu que ce que l'on écrit ne tire pas à conséquence ».

autant qu'il est permis à un texte imprimé, fatalement une allure de constellation ». En promenade avec Mallarmé et discutant du poème sous un ciel étoilé, Paul Valéry, soudain, eut l'impression d'être « pris dans le texte même de l'univers silencieux (...). Où Kant (...) avait cru voir la Loi Morale, Mallarmé percevait sans doute l'Impératif d'une poésie, une Poétique ... Il a essayé, pensais-je, d'élever enfin une page à la puissance du ciel étoilé »²⁹. A la fin de sa vie, le positionnement planétaire métaphorique n'était pas sans tenter également Gide. Le 13 janvier 1951, six jours avant sa mort, les derniers mots qu'il aient écrits, à la fin d'*Ainsi Soit-Il*, sont : « Ma propre position dans le ciel, par rapport au soleil, ne doit pas me faire trouver l'aurore moins belle ».

La théologie chrétienne repose sur la croyance que Dieu créa l'univers de rien. Les théories cosmologiques modernes maintiennent que les lois de la physique justifient que l'univers est né spontanément et sans cause, générant instantanément le continuum espace-temps. Dans le *Journal* du 3 janvier 1930, réfléchissant sur un jeu de balle qu'il venait de pratiquer, Gide écrit : « Que Pascal a donc dit sur le jeu des choses absurdes ! et que la gratuité de cette lutte, de cet effort, me paraît belle (...) je suis enclin à considérer l'art lui-même comme un jeu ; et comme un jeu de Dieu le Cosmos »³⁰. En somme, l'univers serait, un peu comme le pensent les physiciens cosmologues de nos jours, un acte gratuit. Avec l'âge, Gide croyait de moins en moins que « l'homme (...) sortit tout craché de la bouche d'un Créateur »³¹. *Les Caves*, dans lesquelles la Divinité, par la métaphore du pape, devient un jeu de masques ou de substituts, posent la question de la mort de Dieu, implicitement et impertinemment supposent son absence. Avec son prône du hasard, c'était pour Gide un pas de plus sur l'itinéraire angoissé qui, au cours de toute une vie, le mena de la croyance que Dieu avait créé l'homme à celle que ce sera l'homme qui créerait « Dieu ». Il finit bien par inverser le scénario créationniste, déplaçant la responsabilité divine vers l'homme

²⁹ Pour la lettre à Gide et la remarque de Valéry voir Mallarmé, *Oc.*, 1945, Gallimard, « Bib. de la Pléiade », p. 1582 et Gide, « Verlaine et Mallarmé » dans *Ec.*, p. 506.

³⁰ *J.*, I, p. 964.

³¹ « Feuilletts », 1937 dans *J.*, II, p. 574.

dans un engagement humain basé sur la transcendance de soi dans un monde qui « sera sauvé par quelques-uns »³².

Il est possible que le thème de la création dans *Les Caves* ait subi des influences anglaises. Les nombreux brouillons de la sotie, remarquables de par leur complexité, rédigés durant une période excédant une décennie, semblent démontrer que ses dimensions scientifiques y furent ajoutées relativement tard, aux environs de 1911-1912. Quel rôle joua Edmund Gosse, dont le père P. H. Gosse (1810-1888) était l'un des zoologistes marins les plus réputés de son temps, consulté par Darwin sur les crustacés (vide les « crustacés » des *Caves*) et l'un des deux inventeurs de l'aquarium ? Philip Gosse, chrétien fondamentaliste de la secte des Plymouth Brethren, tiraillé entre science et foi, s'attira du ridicule en publiant, en 1857 un *Omphalos* avant-coureur en partie de la théorie de la sélection naturelle, dans lequel il essaya de réconcilier la Genèse et la science, tentative qui ne réussit qu'à lui attirer les foudres des milieux religieux et savants à la fois. Gide et Edmund Gosse avaient correspondu depuis 1904. Après leur rencontre en juillet 1911, ils s'entretenirent longuement de la configuration et des progrès des *Caves du Vatican*, en particulier au cours des entretiens de Pontigny qui se déroulèrent en l'été de 1912 et où *Father and Son* (1907, traduction française juin 1912), que Gide admirait et qui détaille le fiasco d'*Omphalos*, avait presque le statut de texte de programme. L'« impatience indicible » avec laquelle Gosse attendait la publication des *Caves*, ses louanges pour « l'originalité audacieuse de l'imbroglia » et sa reconnaissance que le texte de Gide était « de loin la meilleure chose » qu'il avait écrite, nous laisse soupçonner qu'il y portait quelque intérêt personnel – la catastrophe qui avait fait dérailler la carrière scientifique de son père sous la pression de ses convictions chrétiennes trouvant un peu son répondant dans le personnage d'Anthime Armand-Dubois et la dichotomie entre foi et science qu'il incarne³³.

³² «Souvenirs littéraires et problèmes actuels » dans *Feuillets d'automne*, 1949, M.D.F., p. 206.

³³ Voir Anne Thwaite, *Edmund Gosse. A Literary Landscape, 1849-1928*, Londres, 1984, Secker, p. 36-37 et *The Correspondence of André Gide and Edmond Gosse 1904-1928* (éd L. F. Brugmans), New York, 1959, N. Y. U. P., p. 64-65, 103-04, 111-12. Le fiasco d'*Omphalos* est décrit dans le 5e chapitre de *Father and Son*, qui allie autobiographie et biographie du père. Gide commença à le lire en anglais en avril 1910. *Père et fils, étude de deux tempéraments*, tr. H.

Il demeure un écart, toutefois, entre la révision einsteinienne des immuables lois newtoniennes gouvernant le cosmos et la nouvelle physique des quanta, caractérisée, cette dernière, par le fortuit et l'imprévisible. Einstein tenta de les réconcilier dans une théorie englobant les deux et qui unifierait les propriétés universelles de l'énergie/matière en une seule équation, établissant les lois qui gouverneraient le comportement de tout, de l'électron jusqu'aux astres, de l'infiniment petit jusqu'à l'infiniment grand. Il n'y réussit pas et les divergences n'ont pas été résolues depuis. Même si elles l'avaient été, Gide, convaincu que « toute théorie n'est bonne qu'à condition de s'en servir pour passer outre » aurait, tout en admirant, rechigné à y souscrire³⁴. C'était un peu, du reste, le point de vue d'Einstein. Alors qu'on lui rapportait le mot de T. H. Huxley que « Herbert Spencer conçoit la tragédie comme une déduction tuée par un fait », il répliqua : « Toute théorie est tuée de cette façon tôt ou tard. Toutefois, si la théorie a du bon, ce bon est reporté dans la théorie qui lui succède »³⁵.

Avant de conclure il convient de se poser une question : pourquoi Gide était-il, contre la tendance de son temps, si sceptique en ce qui concerne la question de la continuité cause-effet dans les sciences physiques et biologiques, pourquoi un champion de l'indétermination ? Une partie de la réponse repose dans sa constante suspicion de la notion de La Rochefoucauld quant au bien-fondé de l'intérêt personnel en tant

Davray et A. Monod, parut en juin 1912 au M. D. F. Notons que Gosse avait un fils du nom de Philip, naturaliste également. A Pontigny Gide aurait pu rencontrer le grand physicien indien que fut Satyendranath Bose (1894-1974), un correspondant d'Einstein. Il y assista en août 1925 avec le mathématicien Bagchi, mais Gide se trouvait alors au Congo, voir A. Berge, *Réminiscences. Souvenirs de ma première vie*, 1975, Émile Paul, p. 181. Desjardins songea à Einstein pour la troisième décade de 1929 avec Langevin et Valéry, mais le projet n'aboutit pas, voir sa lettre à Martin du Gard du 23 juin 1929. François Chaubet fait remarquer qu'« en avril 1922, la visite d'Einstein en France dans le cadre des conférences Michonis du Collège de France déclencha la fureur de l'Action Française, qui traita le savant allemand « d'ambassadeur de la pensée germano-suisse circoncise » (Léon Daudet) », voir *Paul Desjardins et les décades de Pontigny*, Villeneuve d'Ascq, 2000, P. U. du Septentrion, p. 106.

³⁴ *Feuillets*, 1918, dans *J. II*, p. 1082.

³⁵ Cité par Clarke, *op. cit.*, p. 376.

que déterminant psychologique général. Une autre partie est probablement à chercher dans sa sexualité. Issu, à ce que l'on sache, d'une lignée résolument hétérosexuelle, caractérisée par la « droiture » même (son père n'avait-il pas pour surnom *vir probus* ?), il ne pouvait que se considérer lui-même comme un étrange écart sur une ligne régulière qu'on expliquait mal en termes de déterminisme. Sur la droite ligne familiale Gide se sentait une déviation. En langage horticoles, ce qu'il aurait préféré, il constituait un « variant ». Et si fasciné qu'il fût par la psychanalyse, comme en témoignent *Les Faux-Monnayeurs*, il se méfiait, en ce qui concernait l'homosexualité, du nouveau déterminisme psychique énoncé par Freud dont il prit connaissance au début de 1920. Si la nature pouvait fonctionner au travers du hasard, il s'ensuivait que le hasard était naturel et par conséquent cela expliquait et justifiait son cas. Une telle attitude aide à expliquer sa célébration de la discontinuité.

En cela Gide, se méfiant du *natura non fecit saltus* de Leibnitz, se montrait *saltationniste*, mettant en question les vues inconditionnelles de Darwin que les forces du hasard dans la nature opèrent à travers des modifications graduelles de façon linéaire et constante. De même qu'on a pu dire de Lafcadio qu'il est une courbe dans une droite ligne, de même il peut être nécessaire d'accepter des déviations dans une progression évolutive. Que ce soit dans *Corydon* que son application de la science soit à son maximum renforce le lien avec sa sexualité. Constamment il chercha à donner de la consistance à sa défense de la pédérastie en l'étoffant d'apports scientifiques et pouvait se tourner tout aussi bien vers des modèles physiques que, comme dans *Corydon*, biologiques ou zoologiques pour la justifier. Empruntant des images à la physique le *Journal* du 2 octobre 1936 rapporte une longue discussion avec Martin du Gard sur l'homosexualité et la validité des études de cas exceptionnels : « c'est la prise en considération de l'exception (je l'ai déjà dit) qui conduit aux plus importantes découvertes : celles du radium et de la radioactivité par exemple – ou celle de la pesanteur de l'air, lorsqu'on consentit à s'apercevoir que la nature n'avait *pas toujours* « horreur du vide ». »³⁶.

Entre Gide et Einstein il existait d'autres affinités, plus personnelles. En France Gide, protestant, homosexuel, était, malgré son statut de grand

³⁶ *J*, II, p. 551.

bourgeois, un peu un marginal sans racines. En Allemagne, en Suisse et aux U. S. A., Einstein, juif, travaillant seul pendant de longues années hors des circuits universitaires, était un *outsider* apatride, condamné à continuellement restructurer sa nationalité, son appartenance. La déconstruction de la matière romanesque traditionnelle qu'opère Gide dans *Les Caves* – tout en ébranlant la théologie et la science traditionnelles de son temps – est à placer en parallèle avec le bouleversement du dogme scientifique par Einstein. Les deux hommes mirent en doute les textes sacro-saints : Einstein récrivit le codex newtonien ; Gide le credo biblique.

Ce qui n'est pas à dire que l'incorporation de théories scientifiques par Gide dans l'armature de ses deux romans les plus longs, *Les Caves* et *Les Faux-Monnayeurs*, ne témoigne pas, de sa part, d'un désir, tel Balzac et Zola avant lui, d'embrasser les deux cultures et de tenter d'abolir en quelque sorte, dans sa fiction, le clivage entre science et art. Sa juxtaposition de Mallarmé et d'Einstein souligne cette aspiration. Il y a de la science dans le désir de Mallarmé de déchiffrer le battement du cœur de l'univers au moyen de l'art. Le cosmos, qui débuta dans un bang, allait finir dans un bouquin, astral à sa manière. Concernant la théorie de la relativité, Rutherford remarqua pareillement et inversement : « on ne peut que la considérer comme une magnifique œuvre d'art ». L'approche intuitive d'Einstein avait en commun avec celle d'un artiste d'être un idéal de simplicité et de beauté et quand son ami Plesch déclara qu'il semblait qu'il y avait une sorte de lien entre les mathématiques et la fiction, domaines où un ersatz de monde était fabriqué par l'invention de situations et de figures qui étaient ensuite mesurées au monde réel, Einstein opina que l'idée était plausible³⁷.

On peut espérer que, centaines, *Les Caves du Vatican*, comme il convient à la fois des souterrains et du cosmos, recèlent toujours leur propre matière obscure, leur énergie noire, quelque textuel boson de Higgs, invisibles et non encore détectés par la critique, mais soupçonnés comme essentiels à la structure de l'ouvrage. Après le neutrino, qui sait si une nouvelle particule infiniment subtile ne sera pas baptisée un lafcadio ? Tandis que la formule sagace de Gide concernant les théories nous invite à dépasser toute hypothèse, y compris celle que nous venons

³⁷ Clarke, *op. cit.*, p. 235, 502, 97-98.

d'avancer ici concernant sa sortie de 1914, n'est-il pas apparent que, dans *Les Caves*, discrètement mais sûrement, avec cette élégance qui pour Protos est la caractéristique du « subtil », fiction et physique contemporaines s'imbriquent remarquablement, même si le plus souvent accidentellement. Sous son masque comique – *alles was tief ist trägt die Maske*, Nietzsche *dixit* – la sortie, avec sa remise en question angoissée de la doxa scientifique, religieuse et sociale, semblable en cela aux restructurations que furent le cubisme et dada (ce dernier informé par *Les Caves* mais ridiculisé dans *Les Faux-Monnayeurs*), semblable aussi à la théorie de relativité, représente un repère dans le modernisme qui, en l'espace de deux décennies au début du siècle dernier, transforma la façon dont nous nous comprenons et dont nous comprenons l'univers qui nous entoure.